

CARACTÈRE, LIBERTÉ, VALEUR

I. TOUT HOMME EST PLUS QU'UN HOMME Quand je jette mon regard sur le monde, extérieur ou intérieur, qui s'offre à mon aperception, ce *je* qui le voit, ou en d'autres termes l'esprit en moi, est universel : il n'y a en effet aucune détermination, aucun rapport, aucun vide qui puisse apparaître dans ce monde sans l'acte par lequel l'esprit le pose ou le saisit. La réalité, donnée ou absente, passée, actuelle ou éventuelle, perceptive, affective ou conceptuelle, bref la réalité tout entière est la représentation du *je*.

Ce qui le vérifie immédiatement, c'est que ce *je*, cet esprit universel, parmi toutes les relations, porte celle du moi et du non-moi. Si je n'étais que moi, je ne pourrais rien concevoir en dehors de moi. Le solipsisme est une négation de négation : le solipsiste conçoit au moins la possibilité de l'autre-que-moi ; puis il le nie pour tout réduire au mien. Il rentre en soi après en être sorti, il ne pouvait en sortir qu'en se débordant, de la même manière que le *je* déborde le moi. En outre le solipsisme n'est qu'une gageure, une partialité dialectique ; et c'est dans sa vie entière qu'un homme ne cesse de se dépasser, puisque, s'il ne se dépassait pas, il ne pourrait se situer.

II. JE NAIS A MOI PAR LA CONSCIENCE DE MES LIMITES En effet l'esprit, tel que nous le connaissons, ne peut demeurer, comme par une diffusion égale de son attention, étalé sur l'ensemble de l'être et du possible comme si tout était équivalent. A tout moment il

accouche en lui-même, ici ou là, d'un moi qui naît à la conscience privilégiée de soi en se heurtant aux obstacles qui font ses limites. Je puis sauter, mais pas au delà de tant de mètres ; je ne peux me rappeler tel nom, tel mot et pourtant je le connais au moment même où je ne le connais pas ; je ne vivais pas au temps de la bataille d'Actium et pourtant je me représente ce temps où, en tant que moi, je n'étais pas ; et ainsi de suite. Mais dans ce vis-à-vis de ce qui m'échappe en partie et de ce que j'atteins jusqu'à un certain point, un intérêt foncier m'attache à ce qui est mien et renvoie le non-moi dans un éloignement qui l'estompe. Ainsi, par sécrétion interne, le moi est né et renaît sans cesse du *je*, qui lui apparaît dès lors à la fois comme immanent en lui-même, puisque le moi et le je ont la même nature mentale, et comme transcendant à lui-même, puisque le moi n'est qu'un secteur du je et que ce secteur est défini par ses limites.

Il faut noter que, le moi naissant du je par la conscience souvent douloureuse des inhibitions qui le bornent, c'est nécessairement dans une atmosphère où le malheur de la conscience masque le goût de vivre que la naissance s'opère. Aussi l'individualiste absolu se condamnerait à la détresse sans rémission.

III. LA SITUATION CONSTITUÉE
PAR LES CIRCONVALLATIONS
DU MOI EST, DANS SA RÉGION
LA PLUS INTÉRIEURE,
LE CARACTÈRE

Dès que le moi se heurte à ses limites, tout en regardant au-dessus d'elles grâce à son identité foncière avec le je, il est invité à reconnaître les zones concentriques de sa

situation. En procédant du plus large au plus étroit, du dehors au dedans, il est ainsi amené à discerner successivement : la nature cosmique, spatio-temporelle ; puis le monde humain, d'abord dans l'anonymat du « social », puis dans l'action personnalisée de ses voisins ; enfin son corps propre, et, au sommet de ce corps, aux confins du somatique et du psychologique, son caractère, une structure congénitale, telle qu'elle résulte de la

conjonction des déterminants mendéliens de ses hérédités. Ce caractère clive sa conduite : par son action il est plus facile au moi, suivant telles directions, d'avancer, au risque d'être entraîné, plus difficile suivant d'autres. Autant de virtualités positives ou négatives.

IV. LE MOI COMME UNITÉ
DE LA RELATION ENTRE LE JE
ET LE CARACTÈRE

D'après ces analyses sommaires, le moi ne fait qu'un avec le je dans son origine éternelle. Il doit en être ainsi

si, d'une part, comme le vérifie le fait même de la conscience, indispensable à tout fait déterminé, le moi est spéculativement l'unité de ses contenus et de ses lacunes, et si, d'autre part, pratiquement le mot de responsabilité a quelque sens. Par cette identification originaire avec le je, le moi est doué de liberté. Toute liberté, serait-ce dans le plus misérable des êtres libres, doit être absolument première ; car, si elle était émise par quelque nature antérieure à elle, elle ne serait que le faux-nom d'un produit. Trahit malgré lui la liberté celui qui la défend en niant la métaphysique !

Mais de ce qui précède il résulte aussi que le moi, incarné dans sa situation, une situation toujours plus ou moins dure, n'est que virtuellement infini et que *la portée* de sa liberté est toujours étroite par rapport à l'immensité de sa prétention. C'est pourquoi d'ailleurs il lui est éventuellement si utile de dégager les lois de sa situation, y compris la structure complexe et délicate de son individualité caractérielle qui fait un corps à l'infinité de son élan.

Ces considérations condamnent à la fois, ou limitent l'un par l'autre, le naturalisme scientifique, du moins quand il se prétend exclusif, et l'individualisme anarchique. Ce ne sont que deux abstractions. La science postule la suppression du moi, bien qu'en fait elle soit une réaction, parmi d'autres, de ce moi sur la nature. Quand au contraire un spiritualisme angélique ou un existentialisme de l'indétermination absolue du sujet

parle de la liberté comme si elle était complète, il oublie la connexion du moi avec le caractère, qui est le trait constitutif de tout esprit limité. L'unité du moi est celle d'une relation dont le nécessitarisme et le contingentisme purs ne sont que des limites inaccessibles. Plus la situation est resserrée par l'urgence, plus elle est près d'être coercitive ; plus au contraire elle se détend et s'ouvre ; plus elle nous approche de la contingence absolue.

V. LE CARACTÈRE, LE MOI. Ce qui précède se résume dans
ET LA PERSONNALITÉ ces trois définitions :

a) le *caractère* n'est que la structure congénitale et incomplète qui précède et conditionne les acquisitions de l'individu au cours de son histoire : il exige d'être spécifié par la vie, mais sa solidité fait sa permanence ;

b) le *moi* est l'individu existant et par suite conscient, susceptible de souffrance et de joie, capable de décision et d'initiative : c'est lui qui est responsable, dans les limites des possibilités de sa situation ;

c) ce moi, lancé dans le temps, a une histoire, composée d'une part par les événements qui, en fonction de son caractère, l'affectent, d'autre part par ses réactions à ces événements et les habitudes qui en dérivent : il en résulte une spécification, plus ou moins mobile, du caractère par l'histoire individuelle à laquelle il convient d'appliquer le nom de *personnalité*.

VI. LES VISÉES NATURELLES Du caractère et des éléments
DE VALEURS initiaux de la personnalité, par

exemple de la formation d'enfance, suivent des orientations, des visées, qui, du dedans du moi, le lancent à la poursuite de certaines valeurs, d'où la réflexion, en les conceptualisant sous la pression de la situation, tire des fins — Ainsi un nerveux (EnAP) comme Poë se livre au besoin de renouveler ses émotions sans risquer, et surtout de les

aviver, serait-ce en recourant à des sentiments négatifs ; Gide, nerveux sous-émotif et large, fait, comme on a dit, « l'esthétique du vagabondage ». Le sentimental (EnAS mi-large, analytique) Maine de Biran est amené par son introversivité au « fait primitif du sens intime » et il y découvre comme condition permanente de la personnalité le non-moi dans l'obstacle, pour lui, invincible, opposé par son inactivité à son ambition aspiratrice. Le colérique (EAP avec prédominance de AP) Rauh conçoit la morale comme une technique de l'action qui doit refaire sa décision avec chaque nouvel instant. Les passionnés (EAS) Platon, Hegel, Comte se sont accordés à subordonner l'individu à un ordre social, la Cité, l'État, la Société positiviste. Les sanguins (nEAP) sont déterminés par leur froideur et leur extraversion à privilégier ce qui sert à l'utilité pratique et sociale : la science expérimentale (Bacon, Ostwald), l'argent (Bacon, Talleyrand), la vie mondaine (M^{me} de Sévigné, Voltaire), la diplomatie (Talleyrand, Machiavel). Le flegmatique (nEASnL) Kant condamne le sentiment pour une morale de la règle, des vertus formelles, de la véracité.

VII. LA PROBLÉMATIQUE Ne va-t-il pas en résulter, à l'encontre de ce qui a été dit contre le naturalisme, que la conduite d'un homme ne serait que l'application d'un théorème caractérologique ? Il est vrai qu'en accordant que le caractère conditionne la conduite, on exclut certaines possibilités de vie. Kant aurait-il pu être un poète ? Mais d'autre part en soutenant que le caractère n'indique que des conditions générales à spécifier, en prévenant de l'excès irréductible du moi sur le caractère, on reconnaît que le caractère n'impose au moi que des conditions plurivalentes, susceptibles d'être diversement employées, parfois de manière criminelle, souvent de façon médiocre, quelquefois noblement.

Cet argument de droit s'investit dans un argument de fait. — La liberté émerge à la conscience pathétique d'elle-même dans les opérations jaillissant des conflits, soit entre telles ou telles

puissances du caractère, soit entre celles-ci et la situation naturelle ou humaine du moi. Le sentimental Rousseau est poussé vers les hommes à la fois par l'amour et par le désir de la gloire ; mais au moindre contact avec eux sa vulnérabilité le ramène à la solitude ; le passionné sur-actif Napoléon étend ses entreprises tant que l'épuisement de ses moyens ne l'accule pas à l'échec.

Ainsi l'essence de notre existence est problématique. L'épreuve centrale de la liberté est celle d'une contradiction intime dont les termes écartèleraient l'esprit si l'exigence d'une unité à découvrir ne lui était inspirée par le pressentiment d'une valeur. Dans cette épreuve la contradiction apporte la tension, l'idée de l'unité à atteindre l'axe d'une intention ; mais il faut que notre volonté, aidée par les médiations de l'intelligence et du cœur, réussisse à actualiser dans notre expérience la valeur et ses expressions déterminées.

VIII. LA RÉVÉLATION DES VALEURS Une anthropologie concrète et complète devrait reconnaître les péripéties au cours desquelles la valeur se révèle à notre liberté. En employant le mot de liberté, on signifie ici que notre progrès vers la valeur peut s'interrompre à tout instant, de même que la recherche philosophique peut avorter en quelque négation de l'esprit qui livre le moi à l'abdication.

Si la recherche tourne bien, la valeur intervient de plus en plus ardemment pour l'éclairer et l'animer. Il arrive d'abord qu'un mot, une lecture, un accident de la vie, une rencontre nous fasse percevoir, comme dans un éclair, une valeur et son charme. Puis nous partons dans la direction entrevue. L'artiste, s'éloignant de la beauté dont il avait pris le goût à ses maîtres, se met en quête d'une autre beauté qui convienne à sa singularité ; le savant se porte des vérités acquises vers des hypothèses nouvelles ; l'amour s'épure et s'approfondit. Peu à peu, à la visée naturelle de valeur se substitue la vocation, où se composent les tendances caractérielles du moi, les conclusions

de ses épreuves et ses options ; et cette vocation s'objective dans une mission.

Il en est ainsi jusqu'à ce que l'insuffisance et la fragilité des succès du moi, même compensées par la croissance de ses forces due à ces succès mêmes, éveillent en lui, non seulement la curiosité d'autres valeurs, à composer avec celles qu'il connaît, mais surtout la confiance, celle-ci encore métaphysique, dans une Valeur souveraine comme source intarissable des valeurs qualifiées.

IX. LA CONVERSION SPIRITUELLE Au cours de ce progrès, où s'opère la confluence de la liberté qui monte de nous et de la valeur qui descend vers nous, tout se passe comme si la valeur était le dissolvant des barrières entre le moi et le reste de l'esprit. Les déterminations, plus ou moins opaques, qui isolaient le moi de son alentour, deviennent translucides, puis transparentes : elles se changent peu à peu en médiations de passages, de même que l'océan finit par réunir les peuples qu'il séparait. Puis ces médiations se raccourcissent, s'amenuisent jusqu'à se perdre dans l'immédiation du moi avec le je, dans une union de plus en plus poussée entre eux ; et en même temps le je, peu à peu purgé des illusions et des erreurs que l'homme projetait sur lui, se révèle comme la Valeur infinie et divine.

En nous, par l'effet de ce progrès, le caractère se fond dans la personnalité, qui cesse de se présenter comme un effet de la nature pour apparaître comme l'œuvre de la valeur dans le moi. Sans l'effort moral de la liberté, la personnalité se réduirait à peu près, comme chez l'avare, à un moi sclérosé qui ne dépasserait guère la nature. Par sa vertu, qui renverse le rapport du caractère à la personnalité, celle-ci peut devenir la transfiguration du caractère qui s'y retrouve, mais investi dans une prolifération d'habitudes qui en épanouissent et en spiritualisent les puissances.

Par cette seconde issue la liberté se fait rationnelle ; mais la

liberté rationnelle, qui exprime le règne de la valeur intellectuelle, n'est qu'une forme vide si elle ne reçoit son contenu de l'âme entière. Cela exige que la liberté rationnelle se compose avec les autres valeurs, la beauté, le devoir et l'amour, pour devenir la liberté spirituelle, qui, jusqu'où elle peut atteindre, divinise le moi.

René LE SENNE (Paris).